INÉS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Par Mr. HOUDART DE LA MOTTHE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.







NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

ALPHONSE, *Roi de Portugal, ſurnommé le Juſticier.*

LA REINE.

CONSTANCE, *fille de la Reine, promiſe à Dom Pedre.*

DOM PEDRE, *fils d'Alphonſe.*

INÉS, *fille d'honneur de la Reine, mariée ſecrétement à Dom Pedre.*

DOM RODRIGUE, *Prince du Sang de Portugal.*

DOM HENRIQUE, *Grand de Portugal.*

DEUX GRANDS *de Portugal.*

L'AMBASSADEUR *du Roi de Caſtille.*

DOM FERNAND, *Domeſtique de Dom Pedre.*

LA GOUVERNANTE.

DEUX ENFANS.

UN GARDE.

La Scéne eſt à Lisbonne, dans le Palais d'Alphonſe.

INÉS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS, RODRIGUE, HENRIQUE, & *plusieurs Courtisans*.

ALPHONSE.

MOn fils ne me suit point! Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire.
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire.
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand, voici l'Ambassadeur.



SCÉNE II.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS, RODRIGUE, HENRIQUE, & *plusieurs Courtisans*, L'AMBASSADEUR DE CASTILLE, & *sa suite*.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal est chere à la Castille,
Seigneur; & Ferdinand par ses Ambassadeurs
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême,
Qui dans un successeur vous réproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands Rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom toujours plus redouté;
Sûrs de vaincre long-tems par leur postérité,
Dom Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence,
Cent fois brisant leurs Forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire innonder vos sillons;
Vous traciez la carriére où son courage vole;
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
Il frappe & de nouveau tombent les Africains:

Il

Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés:
La victoire est commune entre les Alliés,
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos Fêtes.

ALPHONSE.

Votre Roi m'est uni du plus étroit lien:
Sa mere de son Trône a passé sur le mien,
Et le même Traité qui me donna sa mere,
Veut encor qu'en mon fils l'himen lui donne un frere.
Cet hymen que hâtoient mes vœux les plus constans
Par l'horreur des combats retardé trop long-tems,
Rassemblant aujourd'hui l'allegresse & la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire:
Heureux, que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui même a choisi pour l'époux de sa sœur!
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez; de mes desseins instruisez la Castille,
Faites sçavoir au Roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.



SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

OUi, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée;

Peut-être que le jour qui m'unit, avec vous,
Auroit du de mon fils faire aussi son époux :
Mais je ne pûs alors lui refuser la grace,
Que de l'amour d'un pere implora son audace :
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de moi.
Moi-même armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge:
Je prévis qu'il feroit ce qu'autre fois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au Ciel, passé mon espérance;
Des Africains domptés implorant ma clémence,
La moitié suit son char, & gémit dans nos fers;
Le reste tremble encor au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joye!
Et tandis que pour lui mon transport se deploye!
Mes sujets enchantés encherissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.
Madame, il est enfin digne que la Princesse
Lui donne avec sa main l'estime & la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes souhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils & mes sujets..

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur; de votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret:
Auprès de la Princesse il est presque farouche,
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
Et de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas apperçu sa beauté.

S'il

S'il réſiſtoit, Seigneur.

ALPHONSE.

C'eſt prendre trop d'ombrage ;
Excuſez la fiertè de ce jeune courage.
C'eſt un Héros naiſſant de ſa gloire frapé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bien-tôt, n'en doutez pas une juſte tendreſſe
De ce ſuperbe cœur diſſipera l'yvreſſe.
D'un heureux himenée il ſentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis je encor, de craindre ſes mépris:
Eh! qui n'eût pas penſé qu'aujourd'hui ſa préſence
Dût des Ambaſſadeurs honorer l'audience!
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeller
Des traités que ſon cœur refuſe de ſceller.
S'il réſiſtoit, Seigneur....

ALPHONSE.

S'il réſiſtoit, Madame!
De quelle incertitude allarmez-vous mon ame?
Mon fils me réſiſter! juſte Ciel! j'en frémis;
Mais bien-tôt le rebelle effaceroit le fils,
S'il pouſſoit juſques-là l'orgueil de ſa victoire;
D'autant plus criminel qu'il s'eſt couvert de gloire.
Je lui ferois ſentir que les plus grands exploits,
Que le ſang ne l'a point affranchi de mes Loix;
Que lorſqu'à mes côtés mon Peuple le contemple,
C'eſt un premier ſujet qui doit donner l'exemple;
Et qu'un ſujet ſur qui ſe tournent tous les yeux,
S'il n'eſt le plus ſoûmis, eſt le plus odieux.
L'auguſte autorité ſur notre front empreinte.
Ne peut impunément ſouffrir la moindre atteinte;
Et c'eſt, quand il s'agit d'accomplir un traité,

Qu'il en faut foutenir toute la Majefté.
Oui, chez les Souverains dignes du Diâdeme,
Leur parole facrée eft le feul droit fuprême;
Et s'il faloit choifir, je ferois voir qu'un Roi
N'a point à balancer entre un fils & fa foi.
Mais, Madame, écartons de funeftes images;
D'un coupable refus rejettez ces préfages.
Je vais à la Princeffe annoncer mon deffein,
Et j'en avertirai mon fils en Souverain.



SCÉNE IV.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

TAndis qu'à mon époux j'adreffe ici mes plaintes,
Inés, vous entendez fes deffeins & mes craintes;
Et fi vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du miftére fatal dont je dois m'allarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence,
Je ne joüirois pas fans vous de fa préfence.
S'il honore ma Cour, fes yeux toujours diftraits,
Paroiffent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.
De grace, éclairciffez de trop juftes allarmes.
Ma fille à fes yeux feuls n'a-t'elle point de charmes?
A ce cœur prévenu, quel funefte bandeau
Cache ce que le Ciel a formé de plus beau;
Car quel objet jamais auffi digne de plaire
A mieux juftifié tout l'orgueil d'une mere?

Les

Les cœurs à ſon aſpect partagent mes tranſports ;
La nature a pour elle épuiſé ſes tréſors ;
De cent dons précieux l'aſſemblage céleſte,
De ſes propres attraits l'oubli le plus modeſte,
La vertu la plus pure empreinte ſur ſon front,
Me devroient-ils encor laiſſer craindre un affront !

INÉS.

Madame, croyez-vous le Prince ſi ſauvage,
Qu'il puiſſe à ſa beauté refuſer ſon hommage ?
Juſques dans ſes ſecrets je ne pénétre pas ;
Mais avec moi ſouvent admirant tant d'apas,
Et de tant de vertus reconnoiſſant l'empire,
Ce que vous en penſez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh ! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous ?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon couroux.
Je le vois : ce n'eſt point la Princeſſe qu'il aime :
Il vous parle de vous.

INÉS.

Ciel ! de moi ?

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois ſon amante ; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper.
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame ;
Celle qui de Dom Pedre entretiendroit la flame,
Qui me perçant le ſein des plus ſenſibles coups,
A ma fille oſeroit diſputer ſon époux,
Victime dévouée à toute ma colére,
Verroit où peut aller le tranſport d'une mere.
Ma fille eſt tout pour moi, plaiſir, bonheur, repos ;
Je ne connois qu'en elle & les biens & les maux ;

Il n'eſt pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront eſt le mien, ſa rivale eſt la mienne;
Et ſa conſtance même à porter ſon malheur,
D'une rons elle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc : ſçachez ce que le Prince penſe.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance,
Je brûle de ſçavoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prens à vous.

SCÉNE V.

INÉS.

O Ciel, qu'ai-je entendu ! quelle affreuſe tempête,
Si j'en crois ſes tranſports, va fondre ſur ma tête!
Heureuſe dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi !

SCÉNE VI.

INÉS, DOM PEDRE, DOM FERNAND.

INÉS.

AH ! cher Prince, apprenez tout ce que je redoute ;
Mais, faites obſerver qu'aucun ne nous écoute.

DOM PEDRE.

Veillez-y, Dom Fernand : Madame, quels malheurs
M'an

M'annonce ce visage innondé de vos pleurs ?
Parlez, ne tenez plus mon ame suspenduë.

INÉS.

Cher Prince, c'en est fait; votre épouse est perduë.

DOM PEDRE.

Vous, perduë: & pourquoi ces mortelles terreurs?

INÉS.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'horreurs,
Qu'en vous donnant la main prévoyoit ma tendresse
Le Roi vient d'arrêter l'himen de la Princesse:
Il va vous demander pour elle cette foi,
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur la Reine me soupçonne;
Si vous voyez la rage où son cœur s'abandonne,
Et tout l'emportement de ce couroux affreux
Qu'elle voüë à l'objet honnoré de vos feux...
Eh! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si cherchant une amante, elle trouve une épouse;
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir,
Que par la seule mort qui peut nous désunir?

DOM PEDRE.

Calmez-vous, chere Inés; votre frayeur m'offense;
Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi;

INÉS.

Ah! Prince pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie:
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie;
Je sçai ce que ma mort vous coûteroit de pleurs;
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le sçavez; l'espoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a point fait chercher votre auguste hymenée,
Et

Et que quand j'ai violé la Loi de cet Etat,
Qui traite un tel hymen de rébelle attentat;
Vous sçavez que pour vous me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, & le fer à la main,
Je vous ai vû tout prêt à vous percer le sein,
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser en mourant ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé;
Il falloit vous sauver, & j'ai tout hazardé.
Je ne m'en répens pas. Le Ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaut, je cherirois l'honneur
D'avoir jusqu'à ma mort fait tout votre bonheur.

DOM PEDRE.

Ne doutez point, Inés, qu'une si belle flâme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame;
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fites tout pour moi, je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes;
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la Reine écouter ma colére;
Et même le respect que je dois à mon pere,
Si je tremblois pour vous....

INÉS.

Ah! cher Prince, arrêtez;
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappellez-vous sans cesse
La

La grace que de vous exigea ma tendresse.
Le jour heureux qu'Inés vous reçut pour époux,
Vous la vîtes, Seigneur, tombant à vos génoux,
Vous conjurer ensemble, & de m'être fidéle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle;
Et dans quelque péril que me jettât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un Roi.

DOM PEDRE.

Je ne vous promis rien: & je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout hazarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.
Mais, s'il le faut, fuïez, que le plus sûr azile,
Sur vos jours ménacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas, loin de ces tristes lieux,
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attens je sçai que ma réponse
Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison, ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
Je ne sçaurois souscrire à l'hymen de l'Infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté:
Il voudra sans égard m'immoler au traité;
Et si de mes réfus éclaircissant la cause,
La Reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose....
J'en frissonne d'horreur, chere Inés; mais le Roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la Loi?
Et moi désesperé....Fuïez, fuïez, Madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame.
Fuïez....

INÉS,

INÉS.

Non. En fuïant, Prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher, je le décellerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance,
Dissipons les soupçons de notre intelligence;
Ne nous revoyons plus; & contraignant nos feux,
Reservons ces transports pour des jours plus heureux.

DOM PEDRE.

J'y consens, chere Inés, Alphonse va m'entendre;
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÉS.

Et que promettre, hélas, de ma foible raison;
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom!

DOM PEDRE.

Adieu; répofez vous sur la foi qui m'engage;
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INÉS.

J'ai peine à sortir de ce lieu;
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE.

Quoi ! me flatai-je en vain, Seigneur, que ma priere
Touche un Roi que je dois regarder comme un pere?
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils folliciter la foi ?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hymenée,
Lui-même impatient vînt hâter la journée:
Qu'il en pressa les nœuds, & que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour.
A le précipiter, qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
Je sçai par quels sermens ces nœuds sont arrêtés:
Mais le tems n'en est pas prescrit par les traités.
Et mon frere chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils & Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure:
Mais de plus longs délais nous seroient trop d'injure,
Et

Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres, mon fils dans ces lieux va se rendre
Le dessein en est pris; & je lui vais apprendre....

CONSTANCE.

Ah! de grace, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere,
Vous m'avez toujours vûe attentive à vous plaire;
Si toute ma tendresse & mes respects profonds,
Et de fille & de pere ont dévancé les noms;
Daignez attendre encor...

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sçai à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'Infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce Prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez la main indigne de la votre?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris! hélas, s'il pouvoit l'être!
Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un Héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de répos.
Mais je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
Je ne le crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret:
Quel autre confident plus tendre & plus discret,
Pourroit jamais choisir une si belle flâme?

L'a-

L'aspect de votre fils troubla d'abord mon ame,
Des mouvemens soudains inconnus à mon cœur;
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur:
Et vous jugez combien dans mon ame charmée
S'est accru cet amour, avec sa renommée.
Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux,
Tant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appellois la victoire!
Par combien de souris célébrois-je sa gloire!
Enfin je l'ai revû triomphant; & mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse, autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs & mes pleurs;
Mais il me reste au moins une foible espérance,
De trouver quelque terme à son indifférence:
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuse,
Je fléchirai pour moi, son ame généreuse,
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille, car l'aveu que vous daignez me faire,
Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de pere.
Ces noms intéressans flattent déja mon cœur;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
Ne vous allarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible?
Et, quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, & même son amour.

Je vais . . . .

UN GARDE.

Le Prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Je me retire;
Mais, si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire...

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi;
Et de votre bonheur réposez-vous sur moi.



SCÉNE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

Les Peuples ont assez célébré vos conquêtes;
Prince; il est tems enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet hymen entre deux Rois juré,
Digne prix des exploits qui l'ont trop différé:
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique;
Qui présente à vos vœux des vertus, des apas,
Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance,
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience;
Que loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DOM

DOM PEDRE.

J'eſperois plus, Seigneur, de l'amitié d'un pere.
N'étoit-ce pas aſſez m'expliquer que me taire?
J'ai cru ſur cet hymen que mon Roi voudroit bien
Entendre mon ſilence, & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien!.. à ce mot téméraire,
Je ſens que je commande à peine à ma colere;
Et ſi je m'en croyois... mais, Prince, ma bonté
Se diſſimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous faſſe une offenſe
De dérober votre ame au pouvoir de Conſtance,
D'oppoſer à ſes yeux la farouche fierté
D'un cœur inacceſſible aux traits de la beauté:
Mais vous figurez-vous que ces grands hymenées,
Qui des enfans des Rois reglent les deſtinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, Prince, loin du trône un penſer ſi biſarre;
C'eſt par d'autres reſſorts que le Ciel les prépare.
Nous ſommes affranchis de la commune Loi;
L'intérêt des Etats donne ſeul notre foi.
Laiſſons à nos ſujets cet égard populaire,
De n'approuver d'hymen que celui qui ſçait plaire,
D'y chercher le raport des cœurs & des eſprits;
Mais ce bonheur pour nous n'eſt pas d'aſſez haut prix;
Il nous eſt glorieux qu'un hymen politique
Aſſure à nos dépens la fortune publique.

DOM PEDRE.

C'eſt pouſſer un peu loin ces maximes d'Etat,
Et je ne croirai point commettre un attentat,

De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi:
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un Roi;
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?
Déja de mes discours frémit votre courroux:
Mais regardez, Seigneur, un fils à vos génoux;
Prêtez à mes raisons une oreille de pere.
Lorsque de Ferdinand vous obtintes la mere,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur,
Je sçai que les vertus, les traits de ma Princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse:
Vous ne pouvez prévoir cet obstacle secret
Que le fonds de mon cœur vous oppose à regret;
Et cependant il faut que je vous le révele;
Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance;
Si par quelques vertus & par d'heureux exploits,
Je me suis montré fils du plus grand de nos Rois,
Laissez au droit du sang céder la politique.
Epargnez-moi de grace un ordre tiranique.
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime, & déja d'un discours qui m'offense,
Vous auriez éprouvé la sévére vengeance,
Si malgré mon courroux ce cœur trop paternel
N'he-

N'héfitoit à trouver en vous un criminel ;
Mais ne vous flattez point de cet efprit frivole,
Que mon amour pour vous balance la parole.
Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par fes Ambaffadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
Eh ! que devient des Rois la Majefté facrée,
Si leur foi ne peut pas raffurer les mortels :
Si leur Trône ne peut autant que les Autels ;
Et fi de leurs traités l'engagement fuprême,
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même ?
Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé ;
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant déformais une guerre éternelle,
Accoure fe venger d'un voifin infidéle ?
Que des fleuves de fang ....

DOM PEDRE.

Ah ! Seigneur, eft-ce à vous.
A craindre d'allumer un fi foible courroux ?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on eft fûr de vaincre, a-t-on peur de combattre ?
La victoire a toujours couronné vos combats ;
Et j'ai moi même appris à vaincre fur vos pas.
Pourquoi ne pas faifir des palmes toutes prêtes ?
Embraffez un prétexte à des vaftes conquêtes,
Soûmettez la Caftille, & que tous vos voifins
Subiffent l'afcendant de vos nobles deftins :
Heureux, fi je pouvois dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon fang la gloire de mon pere.

ALPHONSE.

Vos fureurs ne font pas une regle pour moi,

Vous parlez en ſoldat , je dois agir en Roi :
Quel eſt donc l'héritier que je laiſſe à l'Empire!
Un jeune audacieux dont le cœur ne reſpire
Que les ſanglans combats, les injuſtes projets,
Prêt à compter pour rien le ſang de ſes Sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effrené l'ambition barbare
Eſt-ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois ?
N'auroit-il donc rangé les Peuples ſous nos Loix ;
Qu'afin qu'à notre gré la folle tirannie,
Osât impunément ſe jouer de leur vie ?
Ah ! jugez mieux du Trône ; & connoiſſez , mon fils ,
A quel titre ſacré nous y ſommes aſſis :
Du ſang de nos Sujets, ſages dépoſitaires,
Nous ne ſommes pas tant leur maîtres que leur peres ,
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
Ne conclure ni paix , ni guerre que pour eux ;
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage ;
Et quand dans ces excès notre aveugle courage,
Pour une gloire injuſte expoſe leurs deſtins ,
Nous nous montrons leurs Rois , moins que leurs aſſaſſins ,
Songez-y : Quand ma mort tous les jours plus prochaine ,
Aura mis en vos mains la grandeur Souveraine ,
Rappellez ces devoirs & les accompliſſez .
Aujourd'hui mon Sujet , Dom Pedre obéiſſez ;
Et ſans plus me laſſer de votre réſiſtance,
Dégagez ma parole en épouſant Conſtance.
En un mot , je le veux .

DOM

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je ſuis,
Ne me permet auſſi qu'un mot .... je ne le puis.



SCÉNE III.

ALPHONSE, DOM PEDRE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

MAdame, qui l'eût cru! je rougis de le dire;
Le rebelle réſiſte à ce que je déſire;
Et malgré mes bontés, vient de me laiſſer voir,
Cet inflexible orgueil que je n'oſois prévoir;
Par l'affront ſolemnel qu'il fait à la Caſtille,
Il me couvre de honte, & vous & votre fille;
Et je ne comprens pas par quel enchantement
J'en puis ſuſpendre encor le juſte châtiment.
N'eſt-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardiſe?
Si de ſa réſiſtance il a quelque complice.

LA REINE.

Sa complice, Seigneur; vous la voyez.

ALPHONSE.

Inés!

INÉS.

Moi!

LA REINE.

Le Prince ſéduit par ſes foibles attraits;
Et plus ſans doute encor par beaucoup d'artifice;

 S'ap-

S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice,
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ai prévû l'obstacle; & depuis plus d'un jour,
Les régards de l'ingrat toujours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
Et son trouble perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois; tous deux il se sont vûs,
Ils se sont en secret long-tems entretenus;
Et tous deux confirmant mes premieres allarmes,
Ne se sont separés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras...

INÉS *au Roi.*

C'est envain qu'on m'accuse; & vous ne croirez pas .....

DOM PEDRE.

Ne désavouez point, Inés, que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même?
Mais, laissez sur moi seul tomber votre couroux.
Inés n'est point coupable; & jamais...

ALPHONSE.

Taisez vous.

A la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, & je vous la confie:
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DOM PEDRE.

O Ciel! en quelles mains l'allez-vous hazarder?
Vous exposez ses jours...

ALPHONSE.

Sortez de ma préfence,
Ingrat; je mets encor un terme à ma vengeance:
Vous pouvez dans ce jour réparer vos réfus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez ...

DOM PEDRE.

Ah! pour Inés tant de rigueur m'accable;
Je fors;.. *à part.*, mais je crains bien de revenir coupable.

SCÉNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÉS.

ALPHONSE.

C'En eft donc fait, l'ingrat fe fouftrait à ma Loi.
Que vais-je devenir! Serai-je pere ou Roi!
Comment fortir du trouble où fon orgueil me livre?
Ciel, daigne m'infpirer le parti qu'il faut fuivre.

SCÉ-

SCÉNE V.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

VOus ne voyez ici que cœurs déſeſperez ;
Mais je vous tiens captive, & vous m'en répondrez.
Quand le Roi laiſſeroit déſarmer ſa colere,
Vous ne fléchirez point une jaloûſe mere,
Et je vous jure ici que mon reſſentiment
N'aura point vû rougir ma fille impunément.
Peut-être ſi j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du ſang d'une perfide ;
Et le Prince cruel qui nous oſe outrager
Pourroit... Vous paliſſez, perfide à ce danger.
Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCÉNE VI.

LA REINE, INÉS, CONSTANCE.

LA REINE.

AH ma fille !...

CON-

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer?
Madame, tout ici conſpire à m'allarmer.
J'ai vû ſortir le Prince enflâmé de colere;
Et la même fureur éclate au front du pere;
De quels malheurs...

LA REINE.

Le Prince oſe vous refuſer;
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriſer.
Gardes, conduiſez-la. Ma fille eſt outragée:
Mais duſſai je en périr, elle ſera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares ſoins;
Quand je ſerai vengée, en ſouffrirai-je moins?

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

OUi ; qu'elle vienne, avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violens que le courroux lui donne.
Il faut que la prudence empruntant le secours.
D'un trouble encor naissant interrompe le cours,
Voyons Inés : suivons ce que le Ciel m'inspire ;
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attens, qu'on la fasse venir ;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh ! peut-elle, Seigneur n'être pas criminelle ?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir ;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis, pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret :
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le Prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,

Va

Va de ſes entretiens goûter l'apas perfide :
Sans doute à la révolte elle oſe l'enhardir.
La laiſſerez-vous donc encor s'en aplaudir ;
Au lieu d'intimider aux dépens de ſa vie,
Celles que ſéduiroit ſon audace impunie;
De la ſévérité ſi vous craignez l'excès,
De la douceur auſſi quel ſeroit le ſuccès ?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiére ſujette,
Des enfans de ſes Rois médite la défaite ;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains déſirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaiſirs ;
Elle uſurpe ſur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ſes Souverains ſe choiſiſſe un eſclave ;
Délivrez vos enfans de ce funeſte écueil,
De ces fiéres beautés épouvantez l'orgueil ;
Et qu'Inés condamnée aprenne à ces rebelles
A reſpecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir ; & mon premier transport
Avec vos ſentimens n'étoit que trop d'accord :
Mais je ne ſuis pas Roi pour céder ſans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance ;
Il eſt d'autres moyens que je dois éprouver :
Ordonnez qu'elle vienne à l'inſtant me trouver :



SCÉNE II.

ALPHONSE.

O Ciel, tu vois l'horreur du ſort qui me ménace!
Je

Je crains toujours qu'un fils consommant son audace,
Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir malgré moi sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le Monarque & le Pere ;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire .
Je vais lui enlever l'objet de tous ses vœux ;
Fais qu'a ses feux éteints succedent d'autres feux ;
Qu'il perde son amour en perdant l'esperance :
Protege, juste Ciel, daigne aider ma prudence.



SCÈNE III.

ALPHONSE, INÉS.

ALPHONSE.

VEnez, venez, Inés ; peut-être attendez-vous
Un rigoureux Arrêt dicté par le couroux :
Vous jettez la discorde au sein de ma famille ;
Contre le Portugal vous armez la Castille.
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'allarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire , Madame,
Que d'un fils indiscret vous aprouviez la flâme ;
Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux :
Je ne punirai point des malheurs, que peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître ;
Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer,
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÉS

INÉS.

Je l'ai bien crû, Seigneur, d'un Monarque équitable,
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable;
Que lui même plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point.

ALPHONSE.

Inés, écoutez-moi.
De vos nobles Ayeux je garde la mémoire:
Du Sceptre que je porte ils ont accru la gloire;
Votre sang illustré par cent fameux exploits,
Ne le céde en ces lieux qu'à celui de vos Rois:
Sur tout à votre Ayeul, guide de mon enfance,
Je sçai ce que mon cœur doit de reconnoissance.
C'est ce sage Héros qui m'apprit à regner,
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner,
Comme on doit soûtenir le poids d'une couronne,
Pour mériter les noms que l'Univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que dès mes jeunes ans je dûs à sa vieillesse;
Et vous-même jugez par d'illustres effets,
Si je sçais au service égaler les bienfaits.
Rodrigue est de mon sang, il vous aime, Madame:
Il m'a souvent pressé de couronner sa flâme.
Je vous donne à ce Prince, & par un si beau don,
Alphonse ne craint point d'avilir sa Maison.
Mes Peuples, par le rang où ce choix vous apelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidéle.
Je vais par vos honneurs aprendre au Portugal,
Que qui forme les Rois, est presque leur égal.

INÉS

INÉS.

Des ſervices des miens vantez-moi l'importance,
L'honneur de vous les rendre en fut la récompenſe:
S'ils ont verſé leur ſang, il étoit votre bien ;
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais ſi trop généreux, votre bonté ſuprême ;
Vouloit en moi, Seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois pour unique faveur .
De me laiſſer toujours maîtreſſe de mon cœur,
Rodrigue par ſes feux ne ſert qu'à me confondre ;
Je ne ſens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
Eh ! que me ſerviroient les honneurs éclatans
D'un hymen que jamais l'amour ...

ALPHONSE.

Je vous entens,
Superbe ; ce diſcours confirme mes allarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi ! c'eſt donc pour mon fils que vous vous réſervez ?
Et c'eſt contre ſon Roi, vous qui le ſoûlevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort déſirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée,
Je gêne de vos feux l'ambitieuſe ardeur.
Mon fils doit avec vous partager ſa grandeur ;
Et le rébelle en proye à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être Roi que pour vous faire Reine.
Que ſçais-je même encor, ſi plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé ſa deſtinée,
Et bravé les dangers d'un ſecret hymenée !

INÉS

INÉS.

O Ciel ! que penſez-vous !

ALPHONSE.

Si jamais vous l'oſiez ;
Si d'un nœud criminel je vous ſçavois liez ;
Téméraire, tremblez ; n'eſpérez point de grace ;
L'opprobre & le ſupplice expieroient votre audace ;
C'eſt votre même ayeul, dont je vante la foi,
Qui pour l'honneur du Trône en a dicté la loi ;
Et juſques ſur ſon ſang, s'il ſe trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il ſembloit qu'il prévît l'objet de mon couroux,
Et qu'il faudroit un jour le ſignaler ſur vous.
Inés, ſi vous oſiez juſtifier ſes craintes,
C'eſt lui que j'en atteſte ; inſenſible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils :
Aux dépens de vos jours, je ſuivrois ſes conſeils.



SCÉNE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INÉS.

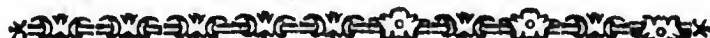
LA REINE.

AH ! Seigneur, prévenez la derniere diſgrace ;
Le coupable Dom Pedre eſt déja dans la place ;
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à ſervir ſon deſſein.
De tous côtés s'éleve une clameur rébelle ;

Chaque moment grossit la troupe criminelle ;
Tous jurent de le suivre, & leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de Souverain que lui.
De ce Palais sans doute ils vont forcer la Garde.

ALPHONSE.

Ciel ! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde !
Malheur que je n'ai pû prévoir ni prévenir !
C'en est fait. Allons donc me perdre, ou le punir.
A la Reine.
Vous, retenez Inés.



SCÉNE V.

LA REINE, INÉS.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage,
Perfide !

INÉS.

Epargnez-vous la menace & l'outrage,
Madame ; puis-je craindre un impuissant couroux,
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas ! d'Alphonse seul le sort vous inquiéte.
Si Dom Pedre périt, vous êtes satisfaite :
L'un & l'autre péril accable mes esprits ;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son Fils.
Quelque succès qu'il ait ; qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puis

Puis qu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abbatu,
D'avoir à regreter sa vie, ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle, quand c'est vous qui le forcez au crime?
Quand vous voyez l'effet d'un amour aplaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi?
Mais que fais je? pourquoi perdre ici des paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit, ou non, l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit, je ne vous hais pas moins.
De Dom Pedre & de vous mes malheurs sont le crime:
Puissiez-vous l'un & l'autre en être la victime.
Quel bruit entens je? ô ciel! c'est l'Infant que je voi.
O désespoir! sçachons ce que devient le Roi.

SCÉNE VI.

DOM PEDRE, INÉS.

DOM PEDRE *l'épée à la main.*

ENfin, à la fureur d'une fiére ennemie
Je puis, ma chere Inés, dérober votre vie;
Venez:...

INÉS.

Qu'avez-vous fait, Prince, & faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?

Quoi! Dom Pedre, l'objet d'une flâme si belle,
N'est plus qu'un Fils ingrat, & qu'un Sujet rébelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien;
Mais qu'aperçois-je, ô Ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

DOM PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur:
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur;
Aux portes du Palais dès que j'ai vû mon pere
A nos premiers efforts oposer sa colere,
J'ai fui de sa présence, & quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÉS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince, je crains le crime, & non point le trépas.
Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.
Allez à votre pere, & courez le défendre.
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux;
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'acable,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

DOM PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté,
Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace,
Et je reviens alors lui demander ma grace.

J'é-

J'écoute jusques-là l'infléxible courroux,
Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour vous.

INÉS.

Ah! par tout ce qu'Inés eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, & j'y suis votre ôtage.

DOM PEDRE.

Quoi! barbare, osez-vous refuser mon secours?

SCÉNE VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE, INÉS.

CONSTANCE.

AH! Dom Pedre, fuyez; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; & sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
Tout est paisible. Il vient; & sa colere aigrie,
S'il vous voit....

DOM PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse Princesse? & par quelle bonté,

Prendre un ſoin que Dom Pedre a ſi peu mérité?
CONSTANCE.
D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure.
Je vois trop vos dangers, pour ſentir mon injure.
Ne perdez point de tems; hâtez-vous, & fuyez:
Je vous pardonne tout, pourvû que vous viviez.
Ne vous expoſez point à la rigueur fatale....
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale.
O Ciel! le Roi paroît.



SCÉNE VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE, DOM PEDRE, INÉS, LA REINE.

ALPHONSE, *ſans voir Dom Pedre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rébellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te ſauver....mais je vois le perfide.
Eh bien, ton bras eſt-il tout prêt au parricide?
Traître, rend ton épée, ou m'en perce le ſein.
Choiſis.

DOM PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant, ma perte eſt infaillible.
Je ne connois que trop votre cœur infléxible,
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir & mes jours.

Diſ-

Diſpoſez-en, Seigneur : mais que votre vengeance
Sçache au moins diſcerner le crime & l'innocence.
C'eſt pour ſauver Inés que je m'étois armé ;
J'en ai cru ſans égard mon amour allarmé ;
Et je la dérobois au ſort qui la menace,
Si ſa vertu ſe fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir, & bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi :
Reconnoiſſez du moins ce courage héroïque.

Montrant la Reine.

Délivrez-là, Seigneur, d'une main tyrannique,
Qui pourroit....

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres ſoins :
Tu la ſervirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle & pour toi.

DOM PEDRE.

S'il faut qu'elle périſſe,
Hâtez-vous donc Seigneur, d'ordonner mon ſupplice.
Songez, ſi vous n'uſez d'une prompte rigueur,
Que tant que je reſpire, il lui reſte un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée ;
Il ne faut qu'un inſtant pour la voir ralumée.
Le peuple malgré vous peut briſer ma priſon.
Je ne connoîtrois plus ni devoir, ni raiſon.
Par des torrens de ſang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inés, n'ayant pû la défendre ;
Dans mes tranſports cruels renverſer tout l'Etat ;
Punir ſur mille cœurs cet énorme attentat ;
Et du carnage alors ma fureur vengereſſe
N'excepte que vos jours, & ceux de la Princeſſe.

ALPHONSE.

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il ſoit arrêté dans ſon apartement.
Fils ingrat & rébelle, où réduis-tu ton pere?
Faudra-t-il immoler une tête ſi chere?
A la Reine. *A Conſtance.*
Rentrez avec Inés. Ne ſuivez point mes pas.
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCÉNE PREMIERE.

ALPHONSE, *à un Garde.*

QU'on m'amene mon Fils. Que mon ame eſt émue!
Quel ſera le ſuccès d'une ſi triſte vûe?
Si toujours infléxible, il brave encor mes loix,
Je vais donc voir mon fils pour la derniere fois.
N'ai-je par tant de vœux obtenu ſa naiſſance,
N'ai-je avec tant de ſoin élevé ſon enfance,
Et formé ſur mes pas au mépris du repos;
Ne l'ai-je vû ſi-tôt égaler les Héros,
Que pour avoir à perdre une tête plus chere!
N'étoit-il donc, ô Ciel! qu'un don de ta colere?
Seul, tu me conſolois, mon fils, & ſans chagrin,
Je ſentois de mes jours le rapide déclin:
Dans un digne héritier je me voyois renaître:
Je croyois à mon Peuple élever un bon Maître;
Et de ton regne heureux préſageant tout l'honneur,
D'avance je goutois ta gloire & leur bonheur:
Que devient déſormais cette douce eſpérance!
Tu n'es plus que l'objet d'une juſte vengeance.
Ton pere & tes ſujets vont te perdre à la fois;
Ta mort eſt aujourd'hui le bien que je leur dois.

Ta mort ! Et cet Arrêt ſortiroit de ma bouche !
La nature frémit d'un devoir ſi farouche.
Je dois te condamner ; mais mon cœur combattu
Reſſent l'horreur du crime en ſuivant la vertu.
Je ne ſçai quelle voix crie au fond de mon ame,
Te juſtifie encor par l'excés de ta flâme,
Me dit, pour excuſer tes attentats cruels,
Que les plus furieux ſont les moins criminels,
J'ai du moins reconnu que malgré ton yvreſſe,
Tu n'as point pour ton pere étouffé la tendreſſe :
J'ai vû qu'au déſeſpoir de me déſobéir,
Tu mourois de douleur ſans pouvoir me haïr.
De quoi m'entretiens-je & que prétens-je faire ?
Au mépris de mon rang ne veux-je être que pere ?
Ah ! ce nom doit céder au nom ſacré des Rois.
Quittons le Diadême, ou vengeons-en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le ſuplice ;
Effrayons mes Sujets de toute ma juſtice ;
Et que nul ne s'expoſe à ſa ſévérité,
En voyant que mon Fils n'en eſt pas excepté.

SCÉNE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LE Conſeil eſt mandé, Prince, je vais l'entendre :
Vous jugez de l'Arrêt que vous devez attendre !
Et quand par vos fureurs vous m'avez offenſé

C'eſt

C'eſt vous-même, mon Fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace.
L'obéiſſance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il eſt, ce cœur parle pour vous;
Et je ſens que l'amour y ſuſpend le courroux.
Achevez de le vaincre. Un repentir ſincere
Peut me rendre mon fils, & va vous rendre un pere.
C'eſt moi qui vous en prie, & dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin: dégagez ma promeſſe;
Il faut aujourd'hui même épouſer la Princeſſe;
Et ſi vous refuſez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur; mais vous êtes perdu.

DOM PEDRE.

Connoiſſez votre fils, Seigneur: malgré ſon crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne ſçauroient m'ébranler.
Vous rougiriez pour moi s'ils me faiſoient trembler.
Je ne crains point la mort; & ce que n'a pû faire
L'amour & le reſpect que je porte à mon pere,
Les ſupplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes ſentimens: vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh! pourquoi conſerver en méritant ma haine,
Ce reſte de reſpect qui ne ſert qu'à ma peine?
Laiſſe-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide;
Rafermis ma juſtice encore trop timide;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,

Laiſ-

Laiſſe-moi te punir au moins ſans déſeſpoir :

DOM PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

DOM PEDRE.

Que faut-il ?

ALPHONSE.

Obéir.

DOM PEDRE.

Elle m'eſt donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, *aux Gardes*.

Faites entrer les grands ; & vous, Prince, ſortez.

SCÉNE III.

ALPHONSE, RODRIGUE, HENRIQUE, & *les autres Grands du Conſeil*.

ALPHONSE, *après qu'on s'eſt placé*.

QUe chacun prenne place. Hélas ! à mes allarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paroîſſez ſaiſis ;
Vous ſemblez tous avoir à condamner mon fils.
Triomphons vous & moi d'une vaine triſteſſe.
Que la ſeule Juſtice ici ſoit la maîtreſſe.
Ceux que le Ciel choiſit pour le Conſeil des Rois,
N'ont

N'ont plus rien à pleurer que le mépris des loix.
Vous sçavez que l'Infant par un refus rébelle,
Des Traités les plus saints rompt la foi solemnelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
A forcé ce Palais les armes à la main;
Que content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proye à ce peuple perfide,
Qui promettoit ma tête & mon Trône à l'ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine,
Vous avez vû le crime; ordonnez-en la peine,
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, Seigneur?
Je vous ai pour Inés fait connoître mon cœur:
Peut-être sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue:
L'Infant seul, de ma flâme est l'obstacle fatal;
Et vous me commandez de juger mon Rival!
Consultez seulement votre propre clémence.
Ce que vous ressentez, vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports; mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'Empire avec sa décadence:
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître, ou tomber,
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire?
Qui, sous nos étendarts, fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vû; mais vos regards surpris,
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils;

Et

Et fur quelque attentat qu'il faille ici réfoudre ;
Dans fes moindres Exploits trouve de quoi l'abfoudre.
Il ofe, dites-vous, violer les Traités;
Mais les Traités des Rois font-ils des cruautés?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Caftille,
Immoler fans pitié votre propre famille?
N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empreffemens
Avec affez d'éclat dégagé vos fermens?
Croyez que Ferdinand rougiroit fi Conftance
Ne tenoit un Epoux que de l'obéiffance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet par tout des fceptres & des cœurs.
Il force le Palais: je conviens de fon crime;
Mais vous-même jugez du deffein qui l'anime.
Il n'en veut point au Trône; il refpecte vos jours;
Au feul danger d'Inés il donne fon fecours.
Amant défefperé, plutôt que fils rébelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inés; vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, & d'autant plus foumis.
Je dirai plus encor: s'il le faut, qu'il l'époufe.
Ce mot fort à regret d'une bouche jaloufe;
Mais dûffai-je en mourir, fauvez votre foutien;
Sa vie eft tout, Seigneur, & la mienne n'eft rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon fang. Cet effort magnanime,
Même en vous abufant, eft bien digne d'eftime,
Votre cœur à fa gloire immole fon repos;
Et vous prononcez moins en Juge qu'en Héros,
Mais écoutons Henrique.

HEN-

HENRIQUE.

Hélas ! que puis-je dire !
Dans le trouble où je ſuis, à peine je reſpire.
Oui, Seigneur, & vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs pleurs.
Dans le dernier combat il m'a ſauvé la vie;
Par le fer Africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux Prince, ardent à mon ſecours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'eſt donc pour le juger que ſon bras me délivre!
A mon libérateur, Ciel! pourrois-je ſurvivre!
Plus qu'à ſon pere même il m'eſt cher aujourd'hui;
Il tient de vous la vie, & je la tiens de lui,
Je ſçais pourtant, Seigneur, que la reconnoiſſance,
Du devoir d'un Sujet jamais ne nous diſpenſe.
Ce ſacré Tribunal ne m'offre que mon Roi;
Et je ne vois ici que ce que je vous doi.
C'eſt ma ſincérité. Vous l'allez donc connoître,
Dans la peur d'être ingrat, je ne ſerai point traître.
Dom Pedre par ſon crime a mérité la mort;
Et les Loix, malgré nous, décident de ſon ſort.
La Majeſté ſuprême une fois mépriſée,
Sans le ſang criminel, ne peut être apaiſée,
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, & ne ſont point à vous.
Quoique d'un tel Arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les Rois du Monde.
Je n'oſe dire plus.

ALPHONSE.

Acheve.

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguiſe rien; tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéïs.

S'il faut qu'en ſa faveur la pitié vous fléchiſſe,
Vous ne régnerez plus qu'au gré de ſon caprice.
Le peuple qui croira qu'il s'eſt fait redouter,
Sur ſes moindres chagrins prêt à ſe révolter,
Et mépriſant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'Etat aux diſcordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs apuyer ſes projets;
Vous n'auriez qu'un vain Trône, il auroit les Sujets.
Ma parole tremblante à chaque inſtant s'arrête:
Il a ſauvé mes jours, & je proſcris ſa tête!
Mais je dois à mon Roi de ſinceres avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE.

De la foi d'un Sujet, ô prodige héroïque!
Alphonſe en ce moment pourra-t'il moins qu'Henrique!
Je vois ce qu'il t'en coûte; & tu m'apprens trop bien,
Qu'où la Juſtice parle, on doit n'écouter rien.
Oüi, oüi, de ta vertu l'autorité ſuprême,
L'emporte dans mon cœur ſur la nature même.

Aux autres Conſeillers.

Je vois trop vos conſeils. Ce ſilence, ces pleurs,

M'an-

M'annoncent mon devoir ; en plaignant mes malheurs ;
Je condamne mon fils, il va perdre la vie ;
C'eſt à vous chers Sujets, que je le ſacrifie ;
Quelque crime où l'ingrat ſe ſoit abandonné,
Si je n'étois que pere il ſeroit pardonné,
Conſolez-vous : Songez que ma propre vengeance
Délivre vos enfans d'une injuſte puiſſance :
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;
Et qu'un Sujet rebelle eſt tiran, s'il eſt Roi.
L'Arrêt en eſt porté. Que chacun ſe retire :
Et vous de ſon deſtin, Mandoce, allez l'inſtruire.

SCÉNE IV.

ALPHONSE.

MAis quel ſera le mien? malheureux, qu'ai-je fait !
Devoir impitoïable, êtes-vous ſatisfait?
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine,
Qu'a connue avant moi la fermeté Romaine :
Sevére Manlius, infléxible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un Arrêt que mon cœur déſavouë.
Eh bien ! que l'Univers avec horreur te louë.
Monarque infortuné ! Mais d'un ſi grand effort
Je ne ſouhaite plus d'autre prix que la mort.

SCÈNE V.

ALPHONSE, CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare?
Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se sépare.
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
Vous avez condamné votre fils!...

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer? Ciel! & puis-je l'entendre!

LA REINE.

Quels supplices cruels pour un pere si tendre!
Et faut-il que l'Infant par sa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame, quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mere:
Je vais le pleurer seul.

SCÉNE VI.

CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

AH! si je vous suis chere,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace;
Allez, parlez, pressez, vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès;
Et fiez-vous à moi de vos vrais intérêts.

SCÉNE VII.

CONSTANCE.

GArde, cherchez Inés; qu'un moment on l'améne.
Je dois l'entretenir par ordre de la Reine.

Le Garde sort.

Il le faut: Pour sauver de si précieux jours,
De ma propre Rivale implorons le secours;
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle-même;
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCÉNE. VIII.

CONSTANCE, INÉS.

CONSTANCE.

Dom Pedre est condamné, Madame,

INÉS.

O désespoir!

CONSTANCE.

Vous sçavez mon amour, & vous avez pû voir
Que malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La Reine va tâcher de fléchir un époux;
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux:
Mais quel foible secours contre un Roi si sévére!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous sçavez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'apui:
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez si vous n'étiez captive;
Vos conseils sont des Loix que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÉS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre.
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre:
Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage aparent vous avez vû l'éclat;
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne Rivale,

Ce-

Cependant....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale:
Le Prince nous eſt cher, ſongeons à le ſauver,
Et ſans autre intérêt que de le conſerver.

INÉS.

Ce diſcours généreux raffermit ma conſtance.
Il me reſte, Madame, encore une eſpérance.
Vous ſeule auprès du Roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes deſſeins préparer le ſuccès.
La Reine arrêteroit ce que j'oſe entreprendre.
Parlez vous-même au Roi; qu'il conſente à m'entendre.
J'eſpére, en le voyant, déſarmer ſon couroux,
Je ſauverai le Prince, & peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle,
De penſer que ce mot pût redoubler mon zéle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le ſauver eſt tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes.
Puiſſe aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres armes.
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empreſſés;
Il n'importe pour qui; qu'il vive, c'eſt aſſez.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCÉNE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

QU'avez-vous obtenu? vous êtes outragée:
Ma fille, & vous semblez craindre d'être vengée?
Quels sont donc vos desseins? & pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encore Inés?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mandier pas vos pleurs une injure nouvelle?
Vous exposer à voir deux amans odieux
De vos maux & des miens triompher à nos yeux.

CONSTANCE.

Ah! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse:
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits,
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille;
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits;
Ils

Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juſte Ciel! quelle paix ſanguinaire!
Je leur aportois donc la céleſte colere?
Je venois diviſer les cœurs les plus unis,
Et par la main du pere aſſaſſiner le fils?
Quoi! leurs pleurs déſormais accuſeroient Conſtance
De la mort d'un Héros, leur unique éſpérance?
Hélas! ce ſeul penſer redouble mes terreurs.
Puiſſe l'heureuſe Inés prévenir ces horreurs.
Je n'oſe me flatter du ſuccès qu'elle eſpére.
Mais, Madame, à ce prix, qu'elle me ſeroit chere!

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnés.
Je ne puis voir trop-tôt expirer mes victimes;
Vous avoir mépriſée, eſt le plus grand des crimes.
Et comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain,
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain?
Dom Pedre a pû lui ſeul vous faire cet outrage.
C'eſt un monſtre odieux trop digne de ma rage.
Je ſens pour vous l'affront que vous ne ſentez pas;
Et je voudrois payer ſa mort de mon trépas;

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui: tout ingrat qu'il eſt, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les tranſports d'une aveugle fureur;
Ce ſont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en eſt plus coupable. O fille infortunée!
A quels affreux deſtins êtes-vous condamnée?
Je ne ſçais ce qu'Inés peut attendre du Roi;
Mais enfin, ſon eſpoir m'a donné trop d'effroi.
S'il faut qu'à ſes diſcours Alphonſe s'attendriſſe,
S'il pouvoit de l'ingrat revoquer le ſuplice,
Croyez que du ſuccès qu'Inés oſe tenter,
Son orgueil n'auroit pas long-tems à ſe flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laiſſe vos vertus, & ſe charge du crime.

CONSTANCE.

Ah, par pitié pour moi ſauvez ces malheureux.

LA REINE.

C'eſt par pitié pour vous que je marche contr'eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigriſſe mes allarmes?



SCÉNE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE.

PRinceſſe, je n'ai pû réſiſter à vos larmes.
Je vais entendre Inés; on la conduit ici:
Mais elle eſpere en vain... Laiſſez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez en l'écoutant qu'elle eſt la plus coupable.

CON-

CONSTANCE.

Seigneur, jettez ſur elle un régard favorable.

SCÉNE III.

ALPHONSE, INÉS. *Un Garde.*

INÉS.

C'Eſt, je n'en doute point, pour la derniere fois
Que j'adreſſe à mon Prince une timide voix:
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce Garde;
Que je viens d'informer du ſoin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder:

Au Garde.

Faites ce qu'elle veut.

INÉS *au Garde.*

Revenez ſans tarder;

SCÉNE IV.

ALPHONSE, INÉS.

INÉS.

VOus l'avez condamné. Seigneur, malgré vous-même,
Ce Fils que vous aimez, ce Héros qui vous aime;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point : l'inflexible justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'Univers.
Soyez juste: des Rois c'est le devoir suprême:
Mais le crime aparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rébelle est digne du trépas;
A ces titres, Seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si malgré les traités il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéïssance.
En forçant ce Palais, les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son Souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence,
Mais il croit me devoir ce généreux silence;
Et pour lui dedaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclaircir la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce;

Ces

Ces crimes qu'aujourd'hui pourſuit votre couroux,
Le devoir les a faits; le Prince eſt mon Epoux.

ALPHONSE.

Mon Fils eſt votre Epoux? Ciel! que viens-je d'entendre?
Et ſur quelle eſpérance oſez-vous me l'apprendre;
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Penſez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur?

INÉS.

Ah! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grace;
D'un plus heureux ſuccès j'ai flatté mon audace;
Et je ne prétens rien, en vous éclairciſſant,
Que livrer la coupable, & ſauver l'innocent.
Seule, j'ai violé cette loi redoutable;
Que vous m'avez tantôt juré inviolable.
J'ai mérité la mort: mais, Seigneur, cette loi
N'engageoit point le Prince, & ne lioit que moi:
Je ne m'excuſe point par l'amour le plus tendre,
Par le péril preſſant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vû prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit ſeul ſecourir;
A mes propres regards j'en ſuis moins criminelle;
Mais aux vôtres, Seigneur, je ſuis une rébelle,
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre couroux,
Trop flattée à ce prix de ſauver mon époux!
En me donnant à lui j'ai conſervé ſa vie;
Pour le ſauver encor Inés ſe ſacrifie:
Je me livre ſans craindre aux plus ſévéres loix:
Heureuſe d'avoir pû vous le ſauver deux fois!

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me ſurprendre,

Me-

Même de vos vertus je sçaurai me défendre ;
Rébelle, votre crime est tout ce que je vois ;
Et je satisferai mes sermens & les loix.

SCÉNE V.

ALPHONSE, INÉS, *& ses deux enfans amenés par une Gouvernante.*

INÉS.

EH bien, Seigneur, suivez vos barbares maximes:
On vous améne encor de nouvelles victimes.
Immolez sans remords, & pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le Ciel les fit naître :
Par l'Arrêt de leur mort faites-le reconnoître :
Consommez votre ouvrage, & que les mêmes coups
Rejoignent les enfans, & la femme & l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je ! & quels discours ! que d'horreur j'envisage.

INÉS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre Trône ont des droits solemnels.
Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels.
D'un œil compatissant regardez l'un & l'autre ;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le votre.
Pourriez-vous refuser à leur pleurs, à leurs cris
La grace d'un Héros, leur pere & votre fils ?

Puis-

Puiſque la loi trahie exige une victime,
Mon ſang eſt prêt, Seigneur, pour expier mon crime:
Epuiſez ſur moi ſeule un ſévére courroux;
Mais cachez quelque tems mon ſort à mon époux;
Il mourroit de douleur, & je me flatte encore
De mériter de vous ce ſecret que j'implore.

ALPHONSE *au Garde.*

Allez chercher mon fils. Qu'il ſçache qu'aujourd'hui
Son pere lui fait grace, & qu'Inés eſt à lui.

INÉS.

Juſte Ciel! quel bonheur ſuccéde à ma miſere!
Mon Juge en un inſtant eſt devenu mon pere!
Qui l'eût jamais penſé, qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrois de ma joie, & non de ma douleur.

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfans que j'embraſſe,
Me font déja goûter les fruits de votre grace:
Ils me font trop ſentir que le ſang a des droits
Plus forts que les ſermens, plus puiſſans que les loix.
Jouiſſez déſormais de toute ma tendreſſe.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laiſſe.

INÉS.

Quel trouble! que deviens je! & qu'eſt-ce que je ſens!
Des plus vives douleurs quels accès menaçans!
Mon ſang s'eſt tout à coup enflâmé dans mes veines.
Eloignez mes enfans: ils irritent mes peines.
Je ſuccombe, j'ai peine à retenir mes cris.
Hélas! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE.

Ah ! je vois trop d'où part cet affreux ſacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en puniſſe.
Malheureux ! où fuirai-je ? & de tant d'attentats ....



SCÉNE VI.

ALPHONSE, DOM PEDRE, INÉS.

DOM PEDRE, *ſans voir Inés.*

SEigneur à mes tranſports ne vous dérobez pas ;

ALPHONSE.

Laiſſez-moi ....

DOM PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploye
Et ma reconnoiſſance, & l'excès de ma joye.
Vous me rendez Inés.

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux.
Tu la vois expirante.

DOM PEDRE, *tombant entre les bras de Dom Fernand.*

Ah ! tout mon ſang ſe glace.

INÉS, *à Dom Pedre.*

J'éprouve en même tems mon ſupplice & ma grace.
Cher Prince, je ne puis me plaindre de mon ſort,
Puis qu'un moment du moins, dans le bras de la mort.